



HAL
open science

La femme, ce troisième sexe. Défloration, excision et sexuation, n° 50, L'éventail du sexe: 17-27

Corinne Fortier

► To cite this version:

Corinne Fortier. La femme, ce troisième sexe. Défloration, excision et sexuation, n° 50, L'éventail du sexe: 17-27. *Psychanalyse Yetu*, 2022. hal-03849599

HAL Id: hal-03849599

<https://hal.science/hal-03849599v1>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La femme, ce troisième sexe

Défloration, excision et sexuation

Corinne FORTIER

« La vierge est aussi une femme... à moins d'être un troisième sexe monstrueux »

TERTULLIEN, *Le voile des Vierges*, VII, 2

Dans de nombreuses sociétés, un des buts de l'excision consiste en ôtant le clitoris à démasculiniser et à féminiser le corps féminin qui apparaît d'emblée comme bisexué. Dans la mesure où le clitoris représente un petit pénis, les femmes non excisées sont considérées comme ayant des caractéristiques des deux sexes. Le clitoris est perçu comme la partie masculine de la femme qu'il faut couper afin de la distinguer de l'homme, conception que l'on retrouve dans la plupart des contextes culturels. Ainsi, en Afrique de l'Ouest ou en Égypte, le clitoris doit être excisé rapidement, car les femmes prétendent qu'il continuerait de grandir et finirait par ressembler à l'organe sexuel masculin¹. Cette croyance est similaire à l'une des théories sexuelles infantiles mise en évidence par Sigmund Freud qui « consiste à attribuer à tous les êtres humains, y compris les êtres féminins, un pénis, comme celui que le petit garçon connaît à partir de son propre corps²... »

De plus, on retrouve dans la théorie freudienne le présupposé implicite des sociétés pratiquant l'excision selon lequel le clitoris est l'équivalent du pénis et qu'il est source de sensations sexuelles similaires à celles procurées par l'organe masculin. Pour Sigmund Freud³, ces sensations doivent être refoulées à la puberté, refoulement qui s'apparente à une forme sublimée de l'excision : « L'idée

Corinne Fortier, corinne.fortier@college-de-france.fr

1. Corinne Fortier, « Sculpter la différence des sexes. Excision, circoncision et angoisse de castration (Mauritanie) », dans Monia Lachheb (sous la dir. de), *Penser le corps au Maghreb*, Paris, Karthala/IRMC, coll. « Hommes et Sociétés », 2012, p. 35-66.

2. Sigmund Freud, « Les théories sexuelles infantiles » (1908), dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 14-27, p. 19.

3. *Ibid.*, p. 19.

que la femme possède aussi un pénis, n'était pas si absurde que cela. L'anatomie a reconnu que le clitoris, à l'intérieur de la vulve, était l'organe homologue du pénis et la physiologie des processus sexuels a pu ajouter que ce petit pénis, qui ne grandit pas, se comporte bel et bien dans l'enfance de la femme, comme un véritable pénis : il est le siège d'excitations qui conduisent à le toucher, son excitabilité confère à l'activité sexuelle de la petite fille un caractère masculin et une vague de refoulement est nécessaire dans les années de la puberté pour laisser apparaître la femme en évacuant cette sexualité masculine. »

L'excision comme mascarade féminine

Dans les sociétés où l'on pratique l'excision, une femme non excisée s'apparente, d'une certaine manière, à un troisième sexe dans la mesure où, en ayant gardé son clitoris, elle est considérée comme une femme à pénis, pénis qui est censé faire obstacle à la pénétration sexuelle masculine nécessaire à la procréation. Je propose donc une interprétation psychanalytique pour éclairer la pratique de l'excision : celle-ci vise à confirmer la « castration » naturelle de la femme, et indirectement à rassurer l'homme qui peut se sentir menacé dans sa virilité par tout ce qui peut évoquer le phallus chez la femme. Comme le remarquait le psychanalyste Bruno Bettelheim à propos de l'excision, qu'il nommait alors, de manière tout à fait classique, « circoncision féminine », « la circoncision féminine pourrait résulter en partie de l'ambivalence des hommes à l'égard des fonctions sexuelles féminines ⁴... »

Ambivalence qui constitue une menace pour l'homme, comme Sigmund Freud l'explique dans son article de 1925 intitulé « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes ⁵ » : « Il y a une opposition intéressante entre le comportement d'un sexe et celui de l'autre : dans un cas analogue, quand le petit garçon aperçoit de prime abord la région génitale de la petite fille, il se conduit de manière irrésolue, peu intéressé avant tout il ne voit rien ou bien par un déni il atténue sa perception, cherche des informations qui permettent de l'accorder à ce qu'il espère. Ce n'est que plus tard, lorsqu'une menace de castration a pris de l'influence sur lui, que cette observation devient pour lui pleine de signification : s'il se la remémore ou s'il se la répète, il est la proie d'une terrible tempête émotionnelle et se met à croire à la réalité d'une menace dont il se riait jusqu'alors. De cette rencontre naîtront deux réactions qui peuvent se fixer et détermineront alors soit séparément, soit ensemble, soit

4. Bruno Bettelheim, *Les blessures symboliques. Essai d'interprétation des rites d'initiation*, Paris, Gallimard, 1971, 1971, p. 53.

5. Sigmund Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), dans *La vie sexuelle*, op. cit., p. 123-132, p. 127.

encore en liaison avec d'autres facteurs, son comportement durable à l'égard des femmes : horreur de ces créatures mutilées ou mépris triomphant à leur égard. »

L'excision, en coupant « ce qui dépasse », cherche à faire disparaître chez la femme tout élément phallique qui réveillerait l'angoisse de castration masculine, ce qui nuirait au bon déroulement des rapports sexuels procréatifs. L'excision participe de ce que la psychanalyste Joan Rivière ⁶ a conceptualisé sous le terme de « mascarade féminine », terme repris par Jacques Lacan ⁷, qui renvoie à une mise en scène de la féminité venant conforter l'homme relativement à la féminité de la femme. L'intérêt de la psychanalyste Marie Bonaparte pour l'organe clitoridien l'amènera à étudier la pratique de l'excision médicale dans un hôpital copte du Caire ⁸, observant que « les hommes très virils semblent en effet répugner à tout ce qui n'est pas féminin dans la femme, et cette attitude se rencontre aussi chez nombre d'Européens ⁹. »

La pratique de l'excision féminine représenterait donc une parade à l'angoisse de castration masculine. S'éclaire ainsi par ce détour interprétatif la parole du prophète Mahomet au sujet de l'excision : « Effleurez et n'épuez point. Le visage embellira et le mari sera ravi ¹⁰. » Ce hadith fait allusion au sens profond de cette opération qui, avant d'être destinée à la femme, est en réalité essentiellement adressée au mari, la notion d'embellissement se référant à l'idée que l'ablation de la partie phallique du clitoris évitera que l'homme soit renvoyé à son angoisse de castration, ce qui, en stimulant son désir, favorisera ses rapports sexuels avec son épouse, et par conséquent la reproduction même de la société. L'excision, si elle s'inscrit directement sur le corps de la femme en la féminisant, a également pour objectif d'agir sur le corps de l'homme et sur sa psyché, relevant de cette mascarade féminine destinée à stimuler et à ne pas entraver le désir masculin afin d'œuvrer à la reproduction de la société.

Vierge phallique

Dans de nombreuses sociétés, la notion de fermeture du corps féminin liée à la virginité est très importante, notamment dans le monde arabe, où le rituel de

6. Joan Rivière, « La féminité en tant que mascarade », dans Marie-Christine Hamon (sous la dir.), *Féminité mascarade. Études psychanalytiques*, Paris, Le Seuil, coll. « Champ freudien », (1924), 1994, p. 197-213, p. 176.

7. Jacques Lacan, *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, (1964), 1973.

8. Corinne Fortier, « Reconstruction clitoridienne, excision et circoncision. Variations autour d'un sexe féminin phallique », *Droits et cultures*, n° 79, Corinne Fortier (sous la dir. de), *Réparer les corps et les sexes*, vol. 1, *Excision, circoncision, et reconstruction clitoridienne*, 2020, p. 29-76, <https://journals.openedition.org/droitcultures/5977>.

9. Marie Bonaparte, « Notes sur l'excision », *Revue française de psychanalyse*, n° 12, 1948, p. 213-231, p. 230.

10. Abdelwahab Bouhdiba, *La sexualité en islam*, Paris, PUF, 1979, p. 216.

défloration joue un grand rôle. La grande diversité des termes dans les pays arabes pour nommer la défloration rend compte de cette représentation, par exemple le mot *masdūda* dérive de la racine arabe *sdd* qui signifie « fermé ». Cette représentation n'est pas propre au monde arabe, puisque Georges Devereux¹¹ avait relevé l'existence du fantasme d'une femme « bouchée » dans de nombreuses sociétés.

C'est à l'homme, lors de la nuit de noces, d'ouvrir pour la première fois le corps clos de la femme. Cette représentation est attestée dans le monde arabe par les différents termes employés où l'homme « ouvre » (*fathā*), ou encore « débouche » (*tsarrḥa*) la femme, expressions qui montrent que le pénis de l'homme est conçu comme un organe qui « débouche » le corps féminin.

Plusieurs termes désignant la défloration en arabe se réfèrent par ailleurs à l'idée de percer (*yṭqabha*). Ils témoignent de la puissance du pénis masculin par lequel la femme se retrouve « trouée » (*maṭqūba*). Ce participe passif, ainsi que celui d'« ouverte » (*maftūḥa*), ou encore de « débouchée » (*tsarrḥāt*), appliqués à la femme, attestent que ce n'est pas cette dernière qui, de sa propre initiative, acquiert un nouveau statut, mais l'homme qui, en modifiant l'état physique de l'épousée, transforme du même coup son état social. Ce processus rend compte de l'étroite corrélation de l'identité avec le corps, confirmant le bien-fondé du concept de corps-identité que j'ai proposé¹².

Le changement de statut social peut donc être déterminé par un fait naturel, par ailleurs souvent ritualisé, telle la défloration, où le pénis de l'homme, en rompant l'hymen de la femme, la fait passer de vierge à non vierge, et, dans le cadre du mariage, d'épouse à mère, l'accouchement, censé succéder à la défloration, étant lui-même assimilable à une intervention chirurgicale qui ouvre le sexe de la femme et la transforme en mère, l'union sexuelle le soir des noces étant présumée porter ses fruits.

La femme dépend par conséquent de son époux pour accéder au statut biologique et social de mère ainsi qu'en attestent les expressions utilisées en arabe où l'homme est, d'un point de vue masculin, sujet : « Il l'a mise enceinte » (*ḥammalt wāḥad al-bint*), tandis que la femme est, d'un point de vue féminin, objet : « Il m'a mise enceinte » (*huwwa ḥammalni*). L'équivalent en français de cette expression : « Il l'a engrossée » exprime ce changement corporel visible où l'homme rend la femme « grosse », dans la double acception de grossir et de devenir enceinte.

11. Georges Devereux, *Baubo. La vulve mythique*, Paris, J. C. Godefroy, 1983, p. 15.

12. Corinne Fortier, « Vers une reconnaissance des corps-identités. Excisées, amazones, intersexes, trans, et sourds », *Droit et cultures*, n° 80, Corinne Fortier (sous la dir. de), *Réparer les corps et les sexes*, vol. 2, *Intersexuation, transidentité, reconstruction mammaire, et surdité*, 2020, p. 9-36, <https://journals.openedition.org/droitcultures/6675>.

La virilité de l'homme réside donc dans la puissance transformatrice de son pénis qui lui permet de déflorer la femme et de la féconder¹³, le corps féminin constituant le lieu d'expression ostensible de sa puissance phallique.

Défloration et sexualité

On peut parler d'« opération chirurgicale » de défloration, dans la mesure où l'ouverture par l'homme du sexe féminin est semblable à une opération chirurgicale qui modifie l'anatomie féminine. Ainsi, dans le monde arabe, la défloration est-elle considérée comme ayant une fonction esthétique, tel qu'en atteste une des expressions utilisées pour désigner le nouvel état de la femme déflorée : « Il l'a faite belle » (*ziyyan bi-ha*). Cette expression montre que l'homme modèle et sculpte le corps féminin par son pénis tout comme le peintre, le sculpteur, l'auteur ou le cinéaste – souvent de sexe masculin – modèle et sculpte l'image du corps de la femme par les divers prolongements phalliques de son pénis : pinceau, burin, plume ou caméra, le mot même de pinceau dérivant significativement du terme latin *penicillus* qui désigne un « petit pénis ».

L'embellissement du corps féminin résultant de la défloration n'est pas propre à cette opération puisqu'il est également perçu comme consécutif à l'excision dans les sociétés qui pratiquent cette intervention. Ainsi, dans la société maure de Mauritanie, l'expression qui sert à désigner l'excision signifie embellir (*zayan*)¹⁴, de même qu'en Égypte la nouvelle excisée est appelée « l'embellie »¹⁵. En outre, l'unique source de l'islam qui traite de l'excision, en l'occurrence un hadith cité précédemment, renvoie à l'embellissement de la femme : « Le visage embellira »¹⁶... » La notion d'embellissement associée à l'excision montre qu'elle s'apparente, comme la défloration, à une forme de « chirurgie esthétique » visant à « embellir » et à sexuer le corps féminin, aussi peut-on employer dans les deux cas le concept de « chirurgie sexuelle »¹⁷. L'excision comme la défloration constituent des techniques de sexualité visant à transformer le troisième sexe que représente une vierge ou une non-excisée en une femme « à part entière ».

13. Corinne Fortier, « Le don de sperme et le don d'ovocyte ou "trois font un". Sexualité, inceste et procréation », dans Patrice Bidou, Jacques Galinier et Bernard Juillerat (sous la dir. de), *Anthropologie et psychanalyse : regards croisés*, Paris, EHESS, 2005, p. 59-80.

14. Corinne Fortier, « Sculpter la différence des sexes. Excision, circoncision et angoisse de castration (Mauritanie) », art. cit., p. 40.

15. Mathilde Fournier, « Mutilations sexuelles féminines. Approche anthropologique psychanalytique », *L'Autre*, n° 12, 2011, p. 55-67, p. 58.

16. Abdelwahab Bouhdiba, *La sexualité en islam*, op. cit., p. 21.

17. Corinne Fortier, « Chirurgies sexuelles. Du corps transformé à l'identité retrouvée », dans Corinne Fortier (sous la dir. de), *Le corps de l'identité. Transformations corporelles, genre et chirurgies sexuelles*, Paris, Karthala, 2022 p. 7-43.

L'embellissement dans les sociétés où l'on pratique l'excision est conçu telle une féminisation où l'on ôte le clitoris considéré comme phallique. De ce point de vue, on peut comparer la défloration à l'excision en tant qu'elle supprime une caractéristique masculine du corps féminin, soit dans un cas l'hymen et dans l'autre le clitoris, ces deux éléments anatomiques, quasi invisibles, faisant l'objet de représentations fantasmatiques. En effet, l'hymen ainsi que le clitoris sont perçus comme des éléments phalliques de l'anatomie féminine censés faire obstacle à la pénétration masculine. L'observation de Georges Devereux à propos du clitoris chez les Dogons est tout à fait transférable à la représentation que de nombreuses sociétés ont de l'hymen : « Selon cette conception, le clitoris n'est donc pas seulement un phallos féminin ; il est aussi, et surtout, un obstacle : un anti-pénis, qui empêche la pénétration ¹⁸. »

Le sang du combat

La défloration représente un rite de passage autant masculin que féminin, car si elle vient confirmer la virginité de la femme, elle témoigne également de la virilité du mari, dimension souvent oubliée dans les travaux qui se sont penchés sur le sujet. En effet, le drap taché de sang de la mariée est non seulement rattaché à la femme et à sa virginité, mais à l'homme et à sa puissance phallique. L'opération de défloration qui doit « déboucher » le corps féminin est empreinte d'angoisse pour l'époux, et ce d'autant plus qu'elle n'a pas lieu dans « le secret de l'alcôve », mais qu'elle constitue une épreuve pour le mari où l'entourage attend qu'il prouve sa virilité, liée à sa puissance sexuelle et procréative. L'angoisse de castration peut en effet saisir celui qui doit opérer l'ouverture du corps féminin au moyen de son pénis.

Le sang de la défloration témoigne d'une part de la virginité féminine et d'autre part de la capacité de l'homme à conquérir le corps de la femme assimilé à une citadelle imprenable. Il s'agit d'un combat au sens héroïque, ainsi que le montre l'étymologie du terme de « pucelle » qui renvoie, comme le signale Pierre Bruno dans l'introduction de ce volume, à la première décoration militaire dont l'accrochage requiert de trouser la boutonnière de l'uniforme.

La dimension violente de la défloration pour la femme transparaît dans les termes arabes utilisés pour nommer la femme déflorée : « Elle est exposée » (*ṣabhāt tfarg'āt*), « détruite » (*mukhassara*), « déchirée » (*tsharrgāt, tsharkāt*), « cassée » (*mukassara*). La romancière française Annie Ernaux revient dans *Mémoire de fille* sur le moment primordial et traumatique de sa défloration : « Je parlerais plutôt d'un consentement implicite à cette sauvagerie vécue comme une loi quasi

18. Georges Devereux, *Baubo. La vulve mythique*, op. cit., p. 188.

naturelle. C'est comme si le réel s'imposait avec toute sa force et sa brutalité, et qu'il était sans appel possible. Notre époque a cessé de considérer la perte de la virginité comme quelque chose de primordial, dans la société occidentale du moins. Pendant longtemps, c'était l'événement majeur¹⁹. »

« Tabou de la virginité » et défloration par un tiers

Sigmund Freud, dans un chapitre de *La vie sexuelle*²⁰ significativement intitulé « Le tabou de la virginité » (1918), avait noté le caractère tabou de la défloration en tant que source de danger, comme l'atteste le fait que, chez certaines populations, elle soit confiée à un autre homme que l'époux. La délégation de la défloration à un tiers vient confirmer que c'est moins la préservation de la virginité féminine qui est essentielle que tout ce qui peut éviter à l'homme la manifestation de son angoisse de castration et favoriser le maintien de sa puissance virile.

En effet, Sigmund Freud a bien montré que la peur de déflorer son épouse lors de la nuit de noces est telle que, dans certaines sociétés, l'opération n'est pas effectuée par le marié mais par une autre personne ou à l'aide d'un objet : « Ils (les peuples primitifs)²¹ font déflorer les jeunes filles en dehors du mariage et avant tout rapport sexuel [...]. L'acte de défloration est chez eux objet d'un tabou [...]. Au lieu de le réserver au fiancé, le futur époux de la jeune fille, l'accomplissement de cet acte, l'usage veut qu'il lui soit évité [...]. Après la déchirure (manuelle²² ou instrumentale) de l'hymen, il y a un coït officiel ou un simulacre de rapport avec le représentant de l'époux²³... »

Cette défloration peut aussi être effectuée en Occident par un médecin à la demande de la mère, ainsi que le montre le témoignage d'Ambroise Paré (1510-1590) qui, après avoir constaté que l'hymen est de taille variable, raconte qu'il fut sollicité en tant que médecin pour rompre l'hymen d'une jeune fille – de « l'épaisseur d'un parchemin » – qui aurait pu faire obstacle à la pénétration procréative et donc l'empêcher à son tour d'accéder au statut de mère : « L'hymen

19. Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016, p. 79.

20. Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, op. cit., p. 67-68.

21. Sigmund Freud s'appuie notamment sur le livre de l'anthropologue Alfred Ernest Crawley, paru à Londres en 1902, *The Mystic Rose, A Study of Primitive Marriage*.

22. La cérémonie de défloration manuelle de la fiancée avant le mariage était pratiquée chez les Samoans à Tahiti : « Or l'élément central des festivités du mariage était, jusque dans les années 1920, la cérémonie de la défloration, avec une mise en évidence très construite et dramatisée du sang virginal. Pour franchir ce moment, la jeune femme devait venir enveloppée dans une natte fine *ie toga*, qu'elle rejetait juste au moment de la défloration (manuelle et publique), puis le sang coulait sur elle et sur la "natte blanche-éclatante" *ie sina* (et/ou sur la jupe de danse *ie tutupupuu*) qui était ensuite exposée à la vue de tous – et à la vue des dieux-ancêtres », Serge Tcherkezoff, *FaaSamoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité, L'anthropologie comme dialogue culturel*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 398.

23. Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, op. cit., p. 67 et p. 75.

est un repli membraneux plus ou moins circulaire, plus ou moins large, plus ou moins égal, quelquefois semi-lunaire, qui laisse une ouverture très petite dans les unes, et très grande dans les autres. Hors une fois, ajoute-t-il, à une fille de dix-sept ans qui était accordée en mariage, et la mère, sachant que la fille avait quelque chose qui pouvait l'empêcher d'être appelée mère, me pria de la voir. Elle avait effectivement une membrane de l'épaisseur d'un parchemin dont A. Paré fit la section ²⁴. »

Le phallus caché de la vierge

Sigmund Freud signalait chez les hommes « une crainte essentielle à l'égard des femmes », crainte qui semble se manifester avec une plus grande acuité au moment de la défloration, ainsi que le souligne le psychanalyste : « La crainte des prémices a pour base dessein de *refuser ou d'épargner au futur époux*, quelque chose qu'on ne peut pas séparer du premier acte sexuel ²⁵... » Or ce « quelque chose », que Sigmund Freud ne nomme pas précisément, c'est le corps fermé de la vierge, assimilé à un corps phallique, qui ravive l'angoisse de castration de l'homme.

Georges Devereux ²⁶ va plus loin que Sigmund Freud sur ce point, indiquant que, dans certaines sociétés, « la délégation de la tâche de défloration à une figure paternelle indique que le tabou de la défloration *inclut* le tabou de l'expulsion du vagin de la vierge, du phallus paternel qui le "bloque". Ce tabou est donc surdéterminé : il ne faut pas verser du sang en déflorant une proche parente (par alliance) ni déloger le phallus (fantasmatique) de son père qui bloque son vagin. C'est une imago paternelle – un homme paternel ou un groupe – qui doit effectuer cette opération ».

Pour Georges Devereux, le corps phallique de la vierge cache le phallus du père. De ce point de vue, la défloration pour l'homme consiste à déloger le phallus paternel du corps de son épouse. Ainsi que l'explique la psychanalyste Nédra Karray-Ben Smail, « le sang, signe la virilité dans sa dimension sadique, renvoyant, au meurtre du père des origines et à la victoire sur lui ²⁷ ». La rivalité symbolique avec le père lors de la défloration est une rivalité toute masculine dont le corps féminin est l'enjeu. Par cette prouesse sexuelle dont il sort victorieux, le

24. Charles-Joseph Panckoucke, Henri Agasse, Thérèse-Charlotte Agasse et Félix Vicq-Dazyr, *Encyclopédie méthodique : Médecine*, Paris, 1792, p. 327.

<https://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/resultats/index.php?do=page&cote=07410xM04&p=372>

25. Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, op. cit., p. 71.

26. Georges Devereux, *Baubo. La vulve mythique*, op. cit., p. 211.

27. Nédra Karray-Ben Smail, « Médicalisation de la virginité et nouvelles représentations du sexe féminin », dans Corinne Fortier (sous la dir. de), *Le corps de l'identité. Transformations corporelles, genre, et chirurgies sexuelles*, op. cit., p. 45-54.

marié s'approprié le corps de la femme qui jusqu'alors appartenait symboliquement, socialement et juridiquement à son père.

Tabou du premier-né et défloration incestueuse

Le corps ouvert de l'épousée est donc la preuve de la virilité de son époux, celui-ci étant parvenu dans un combat viril à pénétrer le corps clos de la femme pour qu'il devienne, dans un premier temps, le réceptacle de son propre phallus, et, dans un second temps, le réceptacle de leur enfant, le but de la sexualité au moment de la défloration étant d'ores et déjà d'ordre procréatif.

On peut à cet égard émettre l'hypothèse que le tabou lié au premier-né que l'on retrouve dans plusieurs sociétés, non seulement chez les Romains mais aussi dans le judaïsme, dans les sociétés moyen-orientales²⁸ ou encore dans certaines sociétés océaniques²⁹, est le symétrique inverse du tabou de la défloration, dans la mesure où il concerne non plus l'époux qui va entrer pour la première fois dans le sexe de la femme, mais l'enfant qui va en sortir pour la première fois³⁰, « ouvrant le sein », pour reprendre l'expression rabbinique³¹.

Il est à cet égard significatif que les premiers rapports sexuels pénétratifs ne déchirent pas nécessairement l'hymen de la femme³². Cette observation anatomique avait déjà été constatée par l'anatomiste Georges Cuvier (1769-1832) au début du XIX^e siècle, qui en déduisait que la présence d'un hymen intact ne prouvait nullement la virginité d'une femme, de même que son absence ne renseignait en rien sur sa sexualité : « La présence de l'hymen ne prouve ni la pureté ni même absolument la virginité de la personne qui le possède (on a vu des femmes vierges au moment d'accoucher) ; pas plus que son absence ne prouve du désordre dans la conduite³³. »

L'expression d'« hymen complaisant », employée à ce propos, véhicule un jugement moral où la femme est implicitement identifiée à son hymen. En effet,

28. Edmund Leach et D. Alan Aycock, *Structuralist Interpretations of Biblical Myth*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 52.

29. Chez les Samoans à Tahiti, la virginité était requise pour que le premier-né ait le statut d'« enfant sacré », Serge Tchekzoff, *FaaSamoa, une identité polynésienne...*, op. cit.

30. L'anthropologue-folkloriste Arnold van Gennep (1873-1957) a bien montré l'importance des rituels de « première fois » dans son ouvrage *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1981.

31. Patricia Hidirolou, « Pidyon ha-ben, le rachat du nouveau-né dans la tradition juive », *L'Homme*, t. 28, n° 105, *La fabrication mythique des enfants*, 1988, p. 64-75, p. 65.

32. Comme l'explique le dictionnaire médical de 2020 de l'Académie de médecine : « À partir de la puberté, l'hymen peut être suffisamment souple et élastique pour permettre des rapports sexuels complets sans déterminer de lésion traumatique ».

<http://dictionnaire.academie-medecine.fr/aecfepkhje.html?q=caroncules%20myrtiformes>

33. Cité par Yvonne Knibiehler, *La virginité féminine*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 137.

n'est-ce pas la femme elle-même qui est jugée « complaisante », coupable de se livrer à des rapports sexuels auxquels elle semble prendre plaisir puisque son hymen ne se rompt pas, comme si celui-ci se dérobaient et « résistait » à fournir la preuve anatomique de ces plaisirs défendus ? L'hymen de ces femmes ne « cédera » que lors de leur premier accouchement, l'enfant venant alors déflorer la mère. Selon mon analyse, cette donnée anatomique explique d'un jour nouveau le tabou sexuel pouvant conduire au sacrifice du premier enfant de sexe masculin dans certaines sociétés, dans la mesure où celui-ci apparaît comme le rival du père qu'il faut annihiler, ainsi que le remarque pertinemment Georges Devereux : « Bref, le premier-né est coupable à la fois d'adultère et d'inceste ³⁴. »

Le fantasme de la *virgin birth*

Conséquemment aux nouvelles techniques de réfection d'hymen ³⁵, la virginité a changé de nature, elle n'a plus le caractère irréversible qu'elle revêtait lorsqu'elle était perdue une fois pour toutes, dimension que relevait Annie Ernaux dans *Mémoire de fille* : « C'est dans des romans devenus illisibles, des feuilletons féminins des années cinquante, non chez Colette ou Françoise Sagan, qu'on peut approcher le caractère immense, la portée démesurée de la perte de virginité. De l'irréversibilité de l'événement ³⁶. » Même si Buffon relativisait déjà au XVIII^e siècle le caractère irréversible de la virginité, diffusant l'idée populaire – par ailleurs fautive – selon laquelle l'hymen pouvait se refermer en l'absence de rapport sexuel pénétratif, ruse qui aurait permis aux femmes de renouveler autant de fois qu'elles le souhaitaient leur virginité afin d'arriver vierges le jour de leurs noces ³⁷.

Le nouveau rapport des femmes à la virginité, rendu possible par l'apparition des techniques d'hyménoplastie, tend à les faire ressembler aux créatures fantasmagoriques du paradis musulman nommées houris. Les femmes revirginisées par ces chirurgies renouent avec le fantasme d'une femme sexuellement disponible qui serait toujours vierge, fantasme qui figure dans le Coran (LVI, 35-38), décrivant des créatures éternellement vierges ³⁸, selon la traduction de

34. Georges Devereux, *Baubo. La vulve mythique*, op. cit., p. 227.

35. Corinne Fortier, « Virginité féminine/défloration masculine. "Certificats de virginité"/chirurgies de revirginisation », dans Corinne Fortier (sous la dir. de), *Le corps de l'identité. Transformations corporelles, genre, et chirurgies sexuelles*, op. cit., p. 55-104.

36. Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, op. cit., p. 79.

37. Charles-Joseph Panckoucke, Henri Agasse, Thérèse-Charlotte Agasse et Félix Vicq-Dazyr, *Encyclopédie méthodique : Médecine*, op. cit., p. 329.

38. Corinne Fortier, « Soumission, pragmatisme et légalisme en islam », *Topique*, n° 85, Sophie de Mijolla-Mellor (sous la dir. de), *Les spiritualités*, 2002, p. 145-161, <http://www.cairn.info/revue-topique-2003-4-page-149.htm>

Régis Blachère : « Des Houris que nous avons formées, en perfection, et que nous avons gardées vierges, coquettes, d'égale jeunesse, appartiendront aux Compagnons de la Droite ³⁹ », ou selon la traduction de Denise Masson : « C'est nous, en vérité, qui avons créé les Houris (*hurriyyāt*) d'une façon parfaite. Nous les avons faites vierges, aimantes, et d'égale jeunesse pour les compagnons de la droite ⁴⁰. » Dans le paradis musulman, les houris sont à la disposition sexuelle des hommes sans jamais perdre leur virginité ou « tomber enceintes », représentation qui obéit au fantasme masculin d'une pure sexualité de jouissance sans risque de procréation ⁴¹.

Si, à la différence des houris de « l'au-delà », les femmes « d'ici-bas » n'échappent pas aux dimensions avirginale et procréative de la sexualité, les nouvelles techniques d'hyménoplastie permettent de concilier de façon totalement inédite deux états jusqu'alors irréconciliables chez la femme, à savoir être vierge et mère à la fois, donnant ainsi corps au fantasme de la *virgin birth* ⁴², représenté, chez les chrétiens ainsi que chez les musulmans, par la figure surnaturelle de la Vierge Marie, décrite dans le Coran (XXI, 91) comme « celle qui était restée vierge ⁴³ », soit éternellement phallique. Ainsi que le déclarait déjà le théologien Tertullien (Carthage, vers 150-vers 220) : « La vierge est aussi une femme... à moins d'être un troisième sexe monstrueux ⁴⁴. »

39. Coran, traduction de l'arabe par Régis Blachère, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, p. 573.

40. Coran, traduction de l'arabe par Denise Masson, t. 1, Paris, Gallimard, 1967, p. 669.

41. Corinne Fortier, « Troisième genre et transsexualité en pays d'islam », dans Corinne Fortier (sous la dir. de), *Réparer les corps et les sexes*, vol. 2, *Intersexualité, transidentité, reconstruction mammaire, et surdité, op. cit.*, <https://journals.openedition.org/droitcultures/6763>

42. Edmund Leach, « Les vierges mères », dans *L'unité de l'homme et autres essais*, Paris, Gallimard, 1980, p. 77-107.

43. Coran, traduction de l'arabe par Denise Masson, t. 2, Paris, Gallimard, 1969, p. 405.

44. *Le voile des Vierges*, VII, 2, cité par Sylviane Agacinski, *Métaphysique des sexes. Masculin/Féminin aux sources du christianisme*, Paris, Le Seuil, coll. « La librairie du XXI  siècle », 2005, p. 174.